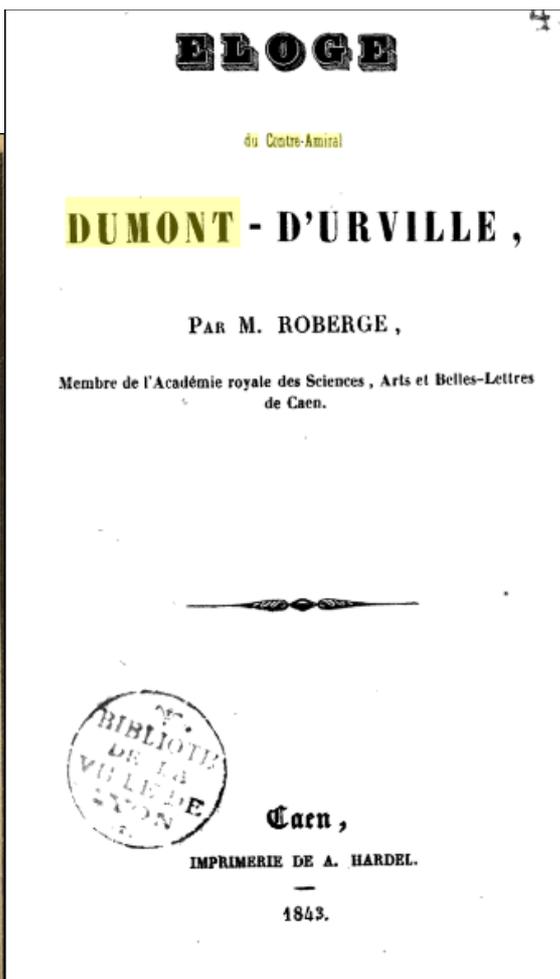
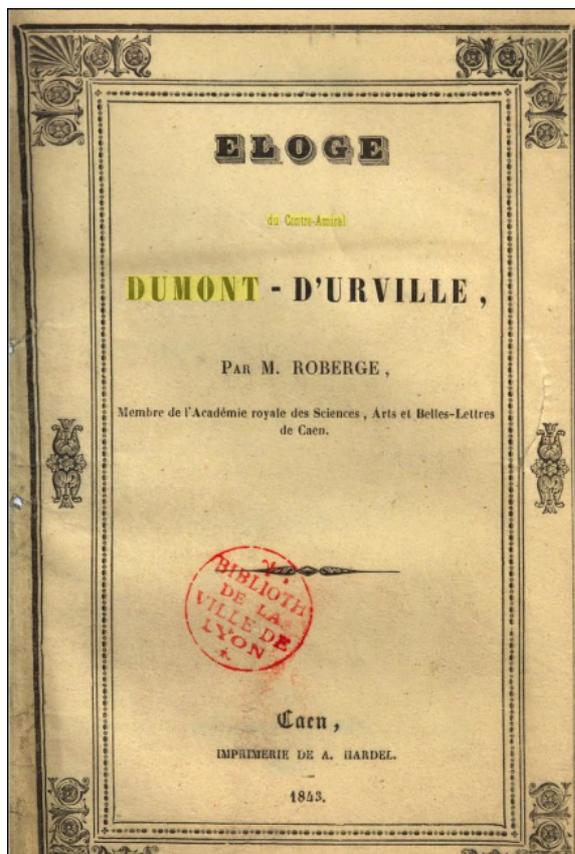


Fiche Jules Sébastien César DUMONT d'URVILLE (1790 - 1842) quatrième fiche



ELOGE

DU

CONTRE-AMIRAL DUMONT-D'URVILLE,

PAR M. ROBERGE (1).

There is no royal road to science.
LORD BRADY

Si l'homme qui se consacre aux progrès des sciences a besoin de courage et de dévouement, c'est surtout lorsqu'il en va chercher les matériaux épars dans toutes les parties du globe. Pour lui s'ouvre alors une carrière de privations, de fatigues et de périls. Il faut qu'il s'arrache au sol de la patrie, et aux objets de son affection, qu'il sacrifie son repos, qu'il renonce aux douceurs de la vie sociale, aux joies de la famille, et qu'il accepte, en échange, une existence aventureuse sur les mers, dans des contrées lointaines, parmi des populations inconnues, et souvent barbares.

(1) Cet **Eloge** a obtenu le prix proposé par l'Académie de Caen.

4

ÉLOGE

Pour concevoir un tel projet, il faut déjà sentir en soi une résolution peu commune; mais quelle réunion de qualités, je devrais dire de vertus, est nécessaire pour l'exécuter! Ce n'est plus assez de cet esprit d'observation qui facilite le travail, de cette persévérance qui fait triompher des obstacles: dons de la nature, ils sont indispensables à quiconque ambitionne des succès ordinaires. Ils ne suffisent point au voyageur qui explore de nouvelles régions, au navigateur qu'entraîne la passion des découvertes, au savant qui veut agrandir le domaine de la science, en interrogeant les lieux mêmes qui peuvent lui en fournir les éléments. Ils doivent y joindre cette énergie de volonté contre laquelle se brisent les difficultés, une force d'âme qui les mette au-dessus des hasards, le coup-d'œil qui devine le danger, la prudence qui l'évite, le sang-froid qui fait affronter ceux qu'on ne saurait prévoir.

Il n'est personne qui, à ces traits, ne reconnaisse le caractère du contre-amiral Dumont-d'Urville, que le Calvados se glorifie d'avoir vu naître, et dont la fin tragique et prématurée a frappé de consternation la France et le monde savant tout entier. Dans la guerre, il eût fait respecter notre pavillon; dans la paix, il l'a honoré en le conduisant à la recherche des lumières. Il n'eût été utile qu'à son pays; le genre humain profitera de ses travaux. Navigateur et géographe, il a sillonné des mers inconnues, tiré de l'obscurité des îles et des archipels non encore visités, confirmant; sur son passage, ce qui était douteux, rectifiant ce qui était inexact; naturaliste, il a enrichi

la botanique et l'entomologie d'une foule d'espèces nouvelles, et les autres branches de nombreuses observations; ethnographe et philologue, il a fait connaître à l'Europe civilisée les peuplades sauvages de l'Océanie, avec leurs mœurs, leurs croyances et leurs idiomes. Enfin, par ses qualités, par ses talents et par ses services, il a légué à la postérité un nom célèbre, en ajoutant à la gloire, à la considération et aux lumières de la France, déjà si riche de lumières de gloire et de considération.

Dumont-d'Urville (Jules-Sébastien-César) reçut le jour à Condé-sur-Noireau, le 23 mai 1790. Ceux qui attachent de l'importance aux avantages que le hasard donne, apprendront avec satisfaction que ses parents appartenaient à la bonne noblesse du pays, et que son père exerçait la première judicature dans la ville qu'il habitait (1). Mais déjà le temps n'était plus où la naissance tenait lieu de mérite, et **Dumont-d'Urville** a d'ailleurs acquis assez de valeur personnelle pour qu'on néglige celle qu'il pouvait tirer de ses ancêtres.

Dès ses plus tendres années, il annonça une intelligence d'élite, qu'un goût très-vif pour l'instruction ne

(1) Son père, Gabriel-Charles-François **Dumont**, seigneur d'Urville, était juge civil, criminel et de police à Condé : on le citait pour son savoir et pour son intégrité. La charge qu'il occupait était héréditaire dans la famille depuis près d'un siècle.

Sa mère, Jeanne-Françoise-Julie-Victoire de Croisilles, était douée d'une âme forte : en 1793, elle défendit son mari devant le tribunal révolutionnaire de Caen, et parvint à dérober sa tête à l'échafaud.

tarda pas à développer. Les livres furent les jouets de son enfance, et, comme si le germe de son avenir se fût déjà révélé en lui, ses lectures favorites étaient des relations de voyages et de découvertes. Il s'élançait sur les mers avec Cook et Bougainville, et sa jeune imagination s'enflammait du désir de les imiter un jour. Ses parents secondèrent de si heureuses dispositions : il commença, sous leurs yeux, une éducation solide, qu'il termina, d'une manière distinguée, au lycée impérial de Caen (1).

(1) A l'âge de deux ans, **Dumont-d'Urville** avait failli de périr par le feu : il tomba dans le foyer, et son père, seul témoin de l'accident, cloué par la goutte dans son fauteuil, ne pouvait que joindre ses cris à ceux de l'enfant. Le contre-amiral a porté toute sa vie, sur l'une de ses mains, les marques du danger qu'il courut alors, et dans lequel certains esprits lurent peut-être un présage de sa fin malheureuse.

Restée veuve en 1797, M^{me}. d'Urville quitta Condé avec ses enfants, et vint habiter le hameau nommé le Cours-d'Orne, à Feuguerolles. C'est là que Jules commença ses études classiques, dont se chargea son oncle maternel, l'abbé de Croisilles, prêtre insermenté, qui depuis est devenu chanoine de Cambrai, et est mort vicaire-général de Bayeux.

Pendant que l'abbé de Croisilles cultivait l'intelligence précoce de son neveu, M^{me}. d'Urville s'occupait, avec un soin égal, du développement des forces physiques de Jules. Elle lui faisait faire de longues courses dans les champs, et l'exposait, souvent nu-tête et nu-pieds, à toutes les intempéries des saisons. On l'a entendu dire bien des fois que c'était aux rudes exercices que lui imposait sa mère, qu'il était redevable de son excellente constitution.

A l'âge de douze ans, on le plaça au collège de Bayeux. Son examen d'admission fut une véritable thèse de philosophie en latin : l'assemblée le couvrit d'applaudissements.

Il continua l'étude du grec sous M. l'abbé le Comte, mais

C'était alors l'époque la plus brillante de l'Empire. Le génie de Napoléon planait sur l'Europe : son ambition menaçait tous les trônes, respectant aussi peu les libertés des peuples que les droits des souverains. L'art de la guerre avait absorbé tous les autres arts : les carrières en faveur se réduisaient à combattre sur terre ou sur mer. **Dumont-d'Urville** n'eut pas d'autre alternative, quand le temps fut venu pour lui de faire un choix. Son esprit réfléchi s'était porté principalement sur les sciences exactes : les progrès qu'il y avait

bientôt le maître n'eut plus rien à enseigner à l'élève : « Reprenez votre neveu, disait l'abbé le Comte à M. de Croisilles ; il sait plus de grec que moi. »

Dumont-d'Urville travaillait par goût plutôt que par devoir. Dans la suite, il aimait toujours à rappeler le temps de ses études, et il charmait les ennuis de la navigation par la lecture des classiques grecs et latins.

Il avait beaucoup d'aptitude pour les langues. L'hébreu l'occupa pendant quelque temps ; plus tard il apprit l'anglais et le russe. Il se livra surtout, avec un grand succès, à la langue chinoise, et aux langues de l'Asie méridionale, pour les comparer avec les différents idiomes de l'Océanie, dont il fit une étude particulière.

En 1806, il entra au lycée impérial de Caen : son nom figure, parmi ceux des jeunes lauréats, sur les tableaux qu'on voit encore aujourd'hui dans le parloir du collège royal. Il se perfectionna dans les mathématiques, et suivit le cours de navigation professé par M. Prudhomme.

Il dévorait les livres : M. Manoury, qui fournissait à ses lectures, avertit un jour M^{me}. d'Urville que son fils ne pouvait lire tous les ouvrages qu'il demandait. Jules prit aussitôt la plume, passa la nuit à écrire, et, pour prouver à l'honnête libraire qu'il l'avait mal jugé, lui envoya le lendemain une analyse fidèle des derniers volumes qu'il avait lus.

faits lui eussent ouvert les portes de l'école polytechnique (1) ; mais, soit qu'il éprouvât de la répugnance pour la vie des camps et la gloire sanglante des champs de bataille, soit plutôt qu'il se rappelât les lectures dont son jeune âge s'était nourri, il se décida pour la marine militaire, et fut envoyé à Brest en qualité de simple novice (2).

Si l'on songe à la masse de connaissances variées qu'exige la navigation, quand surtout elle est appelée à défendre l'Etat, on concevra sans peine qu'il fallut à **Dumont-d'Urville** redoubler de travail et d'application pour se former à la théorie et à la pratique de cet art. Cependant, ses nouvelles études et le service dont il était chargé ne suffirent pas long-temps à l'activité de son esprit. Il sut dérober à ses devoirs quelques loisirs, et les employa à compléter son éducation classique. Il revint à ses auteurs, fixa son goût par leur commerce, et se prépara peu à peu à cette manière d'écrire, franche et rapide, qui prête des agréments à la science, sans lui faire perdre de sa gravité.

L'histoire naturelle vint bientôt réclamer une part dans ses affections. Parmi les branches qu'elle offrait à son avide curiosité, il s'attacha de préférence à la

(1) **Dumont-d'Urville** subit, en 1807, l'examen pour l'école polytechnique, et fut jugé admissible : le défaut de place empêcha seul qu'il ne fût admis.

(2) Devenu aspirant de seconde classe en 1808, il quitta Brest peu de temps après, et passa au Havre, d'où il fut envoyé à Toulon. Il parvint au grade d'enseigne de vaisseau en 1814, après la restauration.

botanique et à l'entomologie, sciences charmantes, comme les êtres dont elles s'occupent, et qui font plus encore par les jouissances qu'elles donnent toujours, que par la célébrité qu'elles procurent quelquefois. Dumont-d'Urville ne leur demanda sans doute d'abord qu'un délassement nécessaire; puis, séduit par leur attrait irrésistible, il en fit une étude approfondie, et pourtant il ne prévoyait pas que ces travaux, qu'il se reprochait peut-être en secret, jetteraient un reflet brillant sur son avenir, et deviendraient un de ses premiers titres à la renommée.

Tandis que les Bourbons de la branche aînée recevaient, de la munificence des souverains, la part qui leur revenait de l'héritage de Napoléon, le chef de la branche cadette attendait, en Sicile, l'instant où il pourrait revoir son pays après vingt ans d'absence. Dumont-d'Urville servait sur le vaisseau qui apporta, de Palerme à Marseille, Louis-Philippe-d'Orléans, son épouse Marie-Amélie, et leurs deux jeunes enfants, Ferdinand et Louise, les premiers-nés de cette belle famille, long-temps prospère, mais que le ciel vient d'éprouver par des coups bien douloureux.

Jusque-là, Dumont-d'Urville n'avait vécu qu'avec les livres: en 1816, il prit une compagne. Souvent, dans la suite, les circonstances l'éloignèrent d'elle; l'attachement l'en rapprocha toujours. Au moins il n'était plus seul au monde: des extrémités de la terre, le foyer domestique était un centre autour duquel venaient se rallier ses pensées.

Depuis quatre ou cinq ans, un habile marin, le capitaine Gauttier, était employé au relèvement des

côtes de la Méditerranée. Il lui restait, pour compléter cet important travail, à explorer celles de l'Archipel grec et de la mer Noire. Les campagnes de 1819 et de 1820 y furent consacrées. Parmi les officiers qu'il avait sous ses ordres, et qui le secondèrent utilement dans sa mission, se trouvait l'enseigne Dumont-d'Urville. Le zèle et les connaissances qu'il y déploya lui valurent des éloges, et firent concevoir de lui des espérances qu'il devait surpasser un jour.

Cependant aux travaux de l'expédition, qui étaient pour lui des devoirs, Dumont-d'Urville crut qu'il en pourrait mêler d'autres qu'il ne considérait encore que comme des plaisirs. Les sciences naturelles souriaient toujours à son esprit; elles ne lui fournissaient plus assez d'aliment. Il avait épuisé les richesses des environs de Toulon et de son jardin botanique; mais là s'était presque borné le cercle de ses recherches. Il aspirait à l'étendre, à sortir de ces étroites limites, à donner à ses études de plus larges dimensions. Aussi, quelle satisfaction avait-il dû éprouver en apprenant qu'il allait parcourir les rivages de la Grèce et de l'Asie-Mineure, contempler une végétation en partie nouvelle pour lui, retrouver peut-être les espèces rares signalées par Tournefort; qui, plus d'un siècle auparavant, l'avait précédé dans ces contrées! Son espoir ne fut point trompé: il sut si bien mettre à profit, et les occasions, et l'obligeance de son commandant, qu'il rapporta une ample récolte de plantes et d'insectes, dont le Muséum accrut ses collections.

Mais ce n'était point assez pour Dumont-d'Urville. A l'exemple de Tournefort, il trouvait encore du temps

pour recueillir des observations sur l'état des lieux qu'il visitait, sur les monuments, ou plutôt sur les débris qui jonchent cette terre classique des beaux-arts. Un Strabon ou un Pausanias (1) à la main, il recherchait les traces des anciennes villes, ou du moins la place qu'elles avaient occupée; il interrogeait les ruines des mausolées et des temples, comme pour leur demander des nouvelles de leurs dieux et de leurs héros. Il appliquait à tout son ardente investigation, et l'érudition qu'il avait puisée dans ses lectures. Parmi les objets sur lesquels il attira l'attention, qu'il suffise de citer la Vénus de Milo, chef-d'œuvre de l'antique statuaire, qui, toute mutilée qu'elle est par les siècles, conserve l'empreinte de son origine, et que les galeries du Louvre comptent au nombre de leurs plus précieuses acquisitions (2).

Bientôt un champ plus vaste s'ouvrit aux explorations de Dumont-d'Urville, et au désir insatiable de connaître dont il était dévoré. Ce n'était plus un coin

(1) M. Matterer, qui faisait partie de cette expédition, dit que Dumont-d'Urville portait toujours un Pausanias avec lui (Annales maritimes, 1842).

(2) Dans un rapport sur les voyages de Dumont-d'Urville, lu à l'Académie de Caen le 19 avril 1828, M. Lair s'est plaint de ce que les noms de MM de Rivière et de Marcellus figurent seuls au bas de la Vénus de Milo : celui qui la leur avait signalée, méritait au moins de partager cet honneur avec l'ambassadeur et le secrétaire d'ambassade, dont l'un avait ordonné, et l'autre fait l'acquisition de ce chef-d'œuvre.

Louis XVIII, pour récompenser le zèle intelligent de Dumont-d'Urville, devenu lieutenant de vaisseau, et chevalier de St-Louis, lui fit présent du grand ouvrage sur l'Égypte.

de l'ancien monde qu'il devait étudier : c'était le globe entier qui allait se dérouler devant ses yeux, avec tous ses phénomènes, avec les productions si nombreuses et si variées de ses diverses latitudes. Les rêves de son enfance allaient se réaliser. Quelle abondante moisson il se promettait ! Que de découvertes lui étaient réservées ! Il ne regretta plus alors les soins ni le temps qu'il avait donnés aux sciences naturelles : il entrevit même le jour où ils deviendraient la base de sa réputation, et feraient placer son nom à côté de ceux des Plumier, des Tournefort, des Adanson.

Animé d'une égale ardeur, M. Duperrey, qui venait d'être nommé lieutenant de vaisseau, à son retour de l'expédition de Freycinet, proposa, au mois de novembre 1821, de concert avec Dumont-d'Urville, le plan d'un nouveau voyage scientifique à travers l'Océan Atlantique et la Mer du Sud. Ce projet fut approuvé par le marquis de Clermont-Tonnerre, qui présidait alors au département de la marine.

La corvette la *Coquille*, en armement à Toulon, reçut un équipage choisi, et fut mise à la disposition de M. Duperrey, nommé commandant. Il prit Dumont-d'Urville pour second, et compléta son état-major avec des officiers éprouvés déjà pour leur savoir et pour leur dévouement. L'expédition, chargée de recommandations pressantes, des instructions des corps savants, et pourvue de tout ce qui pouvait assurer à sa mission un plein succès, partit des rivages de France le 11 août 1822, et, au bout de quelques jours, elle voguait sur les eaux de l'Atlantique.

Après une courte relâche à Ténériffe, la *Coquille*

continua sa route au sud-ouest, et, le 16 octobre, elle saluait les côtes du Brésil, où elle fit sa première station. La traversée avait fourni aux hydrographes des observations précieuses : celles que la terre promettait aux naturalistes ne l'étaient pas moins. Tandis que Garnot étudiait les mammifères et les oiseaux, que Lesson recueillait des roches et des mollusques, Dumont-d'Urville, à qui étaient confiés les intérêts de la botanique et de l'entomologie (1), explorait, avec un zèle infatigable, la patrie des brillants insectes, des fleurs éclatantes, des fougères gigantesques, et trouvait des richesses nouvelles sur ce sol tant de fois moissonné.

L'expédition se dirigea ensuite vers les Malouines, où elle arriva le 20 novembre. Pendant un mois qu'elle y resta, Dumont-d'Urville, malgré les rigueurs du climat et de la saison, parvint à compléter la flore de cet archipel.

Le 31 décembre, la *Coquille* doubla le cap Horn. Deux mois et demi furent employés sur les côtes du Chili, si remarquables par l'étonnante variété de leurs végétaux, et sur celles du Pérou, moins fécondes en plantes, mais qui ne laissent rien à désirer à l'entomologiste. Elle en partit le 22 mars 1823, et fit voile à l'ouest, à travers l'Océan Pacifique, par la route que Bougainville avait ouverte aux navigateurs soixante ans auparavant.

Un monde nouveau allait se présenter à Dumont-

(1) Dans la distribution des travaux, Dumont-d'Urville n'avait été chargé que de la botanique; c'est lui qui, par surcroît de zèle, y ajouta l'entomologie, pour soulager son ami Lesson.

d'Urville : l'Océanie, avec ses îles immenses et ses archipels multipliés. La nature, qui ne se répète jamais, lui a imprimé une physionomie particulière. Elle a donné à la plupart des êtres qu'elle y a répandus de tels caractères d'étrangeté, qu'on dirait qu'elle avait oublié ses anciens types, ou qu'elle voulait essayer d'autres combinaisons. L'espèce humaine y est presque partout stupide ou féroce; les animaux et les plantes y forment, avec ce qu'on voit ailleurs, les plus bizarres contrastes. Mais, si l'imagination s'étonne un moment, elle fait bientôt place à l'admiration pour cette puissance créatrice, toujours diverse et toujours la même, qui se manifeste incessamment par le soin qu'elle prend de tous ses ouvrages.

L'expédition courut quelques périls dans les îles Pomotou; à peine les eut-elle dépassées, que la riante Otahiti s'offrit à ses regards. Le christianisme en avait réglé les mœurs faciles, tant vantées par les premiers voyageurs; mais c'était toujours l'île aux séduisants aspects, et surtout l'île chère aux botanistes, par le luxe de végétation dont elle est couverte. Dumont-d'Urville y fit d'abondantes récoltes, et ses collections s'accrurent de plus en plus à Borabora, dans l'archipel de la Société, à la Nouvelle-Irlande, à Waigiou, et dans les Moluques, où la *Coquille* aborda successivement. Elle quitta Amboine le 28 octobre, fit le tour de la Nouvelle-Hollande, et mouilla au Port-Jackson le 17 janvier 1824.

Pendant les deux mois qu'il y séjourna, Dumont-d'Urville ne se lassa point d'explorer les côtes voisines, et la baie fameuse à laquelle le grand nombre de végé-

taux singuliers qu'elle voit croître, avait fait donner le nom de Baie de la Botanique. Il poussa ses excursions savantes au milieu des Montagnes Bleues, et jusque dans les plaines de Bathurst, presque entièrement ignorées des naturalistes.

Le 20 mars, la *Coquille* s'éloigna des côtes de l'Australie, et fit voile vers la Nouvelle-Zélande. De là, elle se dirigea au nord, pour aller reconnaître l'immense archipel des Carolines. Le commandant Duperrey la conduisit à l'île Ualan, où l'attendait un spectacle non moins nouveau qu'intéressant. Les habitants conservent encore l'innocence et l'heureuse simplicité qu'on attribue aux premiers âges. Si le siècle d'or, chanté par les poètes, ne fut qu'un mensonge, là il est une vérité. Le cœur s'épanouit quand on pense qu'il y a au moins sur le globe un lieu où les hommes vivent en frères, où l'usage des armes est inconnu, et où l'on n'a point réduit en art la fureur de s'entrégorger.

Dumont-d'Urville dressa la flore de cette île charmante.

L'expédition se rendit ensuite au havre de Dorey, afin d'étudier les côtes septentrionales de la Nouvelle-Guinée. Après une station du plus haut intérêt pour l'histoire naturelle et la géographie, elle traversa de nouveau les Moluques, visita Java, et revint en Europe par les îles Maurice, Bourbon et Sainte-Hélène. Elle entra dans le port de Marseille le 25 avril 1825; et, pendant une navigation de trente et un mois treize jours, elle avait parcouru 24,894 lieues.

Jamais voyage autour du monde n'avait été favorisé

par les circonstances autant que le fut celui de la *Coquille*. Elle rencontra peu de ces tempêtes si fréquentes dans quelques-uns des parages qu'elle traversait. Elle n'eut presque point à souffrir des maladies, et revint sans avoir perdu un seul homme. Un si rare bonheur n'est pas l'ouvrage du hasard seul : une bonne part en doit être rapportée aux sages précautions et à la haute habileté du commandant Duperrey.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si l'expédition fut féconde en résultats. La découverte et la reconnaissance d'un grand nombre d'îles acquises à la géographie, d'abondants matériaux pour les sciences physiques et pour la navigation, des études sur les mœurs et les langues des peuples de l'Océanie, de riches collections d'histoire naturelle : voilà le fruit de ses travaux ; voilà ce qu'elle offrait à la France et au monde savant. Tous les officiers et les naturalistes y avaient également concouru. Unis par les liens d'une douce fraternité, ils s'étaient rendus solidaires les uns des autres, et n'avaient connu d'autre rivalité que celle qui leur était inspirée par l'amour de la science, par le désir de contribuer à l'avantage et à la gloire de leur pays.

Parmi les plus zélés et les plus laborieux, se faisait toujours remarquer Dumont-d'Urville. Tous les moments dont ses devoirs lui permettaient de disposer, étaient consacrés aux explorations ou à l'étude. Il ne se contentait pas de récolter des échantillons et de les dessécher : il prenait le soin de décrire et d'analyser toutes les plantes qu'il rencontrait, et même d'en reproduire, par le dessin, les organes délicats, avec les formes et la disposition que la pression devait leur faire

perdre. Il les accompagnait de notes sur l'usage auquel chacune d'elles est employée, sur les noms qu'elles ont reçus chez les différents peuples, sur la nature et l'élévation du sol où elles croissent, sur les latitudes entrées lesquelles elles sont renfermées. Ses recherches, sous ces derniers rapports, fournirent de précieux éléments à ceux qui s'occuperont de la géographie botanique de l'Océanie, comme de Humboldt l'a fait pour les végétaux de l'Amérique, et de Mirbel pour ceux de l'ancien monde. Le travail qu'il a publié sur la distribution des fougères à la surface du globe, témoigne assez de l'attention que donnait Dumont-d'Urville à cette branche importante de la phytologie.

L'herbier qu'il rapportait se composait de près de trois mille espèces. Dans ce nombre, quatre cents environ étaient nouvelles pour la science : le Muséum ne possédait qu'une partie des autres.

Dumont-d'Urville enrichissait aussi le jardin du Roi par des envois considérables de graines : beaucoup de plantes, auparavant rares, ou tout-à-fait inconnues, se sont propagées de là dans les différentes contrées de l'Europe.

Quoique l'entomologie n'occupât que le second rang dans ses recherches, il avait rassemblé près de douze cents insectes, appartenant à onze cents espèces : quatre cent cinquante manquaient au Muséum, et trois cents n'avaient jamais été décrites.

Dumont-d'Urville venait d'attacher son nom à une des plus belles expéditions que l'intérêt des sciences eût jamais fait entreprendre. Sa réputation, comme officier de marine et comme naturaliste, était main-

tenant solidement établie. Le grade de capitaine de frégate, auquel il fut élevé, et la décoration de la légion d'honneur, n'étaient pour lui qu'une récompense méritée ; mais, si elle remplit son attente, elle ne le consola point de la perte d'un fils, moissonné pendant son absence, et qui, malgré son âge tendre, annonçait déjà les plus brillantes dispositions.

Après avoir été éloigné de sa patrie et des siens durant près de trois années, après avoir exécuté tant de travaux, essuyé tant de fatigues, Dumont-d'Urville devait sentir le besoin du repos. Il n'en fut rien : à peine était-il revenu de ce premier voyage autour du globe, que déjà il en méditait un second. Il ne se rappelait point les nombreuses régions qu'il avait parcourues, sans songer avec regret à toutes celles qu'il n'avait pu visiter, ou qu'il avait trop rapidement explorées. Son esprit se reportait sans cesse vers ces grandes terres de l'Océanie, dont l'hydrographie et les productions lui paraissaient si peu connues : vers ces myriades de petites îles qui peuplent la Mer du Sud, et sur lesquelles il n'avait recueilli que des lumières insuffisantes. Il brûlait du désir de les revoir, pour approfondir ce qu'il n'avait qu'effleuré ; pour ajouter aux observations qu'il avait faites, afin qu'après avoir tout coordonné ensemble, il pût offrir à la science un travail complet. Il communiqua son projet à M. de Chabrol, ministre de la marine, en insistant principalement sur les avantages qu'aurait pour la France une connaissance exacte des côtes de la Louisiade et de la Nouvelle-Guinée, où il serait facile d'établir un système de colonisation. Si le ministre hésitait encore,

un incident **du** plus vif intérêt acheva de le déterminer.

On n'avait pas oublié l'expédition de La Peyrouse, partie, en 1785, pour aller faire des découvertes dans les mers australes. Les résultats importants qu'il avait obtenus déjà, les désastres qu'il avait éprouvés, faisaient suivre avec anxiété, sur les mers, les pas de ce hardi navigateur, quand on cessa tout-à-coup de recevoir de ses nouvelles. La France, animée **d'**une sollicitude toute maternelle, envoya un vaisseau à la recherche **d'**un de ses plus nobles enfants. **D'**Entrecasteaux vit le but; mais il mourut sans avoir pu y atteindre. Personne ne douta plus que la *Boussole* et l'*Astrolabe* n'eussent péri dans une tempête, ou que La Peyrouse et ses compagnons n'eussent été, comme Cook, immolés par de barbares insulaires. Il y avait trente-sept ans que leur sort était enveloppé **d'**une obscurité profonde.

Peu de temps après le retour de la *Coquille*, on apprit que le capitaine **d'**un navire baleinier anglais, en longeant les côtes bordées **d'**écueils **d'**une île située entre la Nouvelle-Calédonie et la Louisiade, avait aperçu, entre les mains des habitants venus à son bord, des épées sur lesquelles était gravé le mot *Paris*, et plusieurs médailles frappées au coin de Louis XVI : une croix de Saint-Louis pendait à l'oreille **d'**un de leurs chefs. Interrogé sur l'origine de ces objets, un vieillard; après avoir rassemblé **d'**anciens souvenirs, répondit qu'ils provenaient **d'**un gros bâtiment qui, bien des années auparavant, avait été brisé sur les récifs.

Cette nouvelle, apportée à Paris par un officier anglais, qui lui-même avait vu des médailles semblables dans la Nouvelle-Calédonie, produisit une vive sensation. L'espoir de retrouver au moins quelques vestiges de l'infortuné La Peyrouse réveilla toutes les sympathies que sa perte avait excitées. Ce n'était qu'une faible lueur; mais M. de Chabrol s'empressa de la saisir. Il comprit que la France avait une dette à acquitter envers le grand homme qui avait rencontré la mort en travaillant à sa gloire. Le plan proposé se prêtait naturellement à des recherches vivement désirées : le ministre l'approuva, et Dumont-**d'Urville** fut chargé lui-même **d'**accomplir une entreprise dans laquelle le vœu de la patrie et les intérêts de la science étaient liés **d'**une manière si intime.

Ses fonctions allaient acquérir de l'importance, et ses devoirs s'étendre dans la même proportion. Il allait commander à son tour, et porter tout le poids de la responsabilité, lui qui, jusque-là, n'avait fait que transmettre ou exécuter les ordres **d'**un chef. Mais il s'en était acquitté avec un zèle si intelligent, il avait déployé, dans toutes les occasions, tant **d'**activité; de dévouement, joints à un imperturbable sang-froid, et des connaissances si variées dans toutes les parties de la navigation et de l'histoire naturelle, qu'on ne douta pas un instant que le succès ne couronnât sa mission, ou qu'il ne fit **du** moins, pour la dignement remplir, tout ce qui serait humainement possible. On lui donna une marque **d'**honorable confiance, en s'en remettant à lui seul **du** choix des hommes qui devaient l'accompagner.

Après qu'il eut composé son équipage de marins qu'il connaissait pour la plupart, et dont il était connu, Dumont-d'Urville s'adjoignit des officiers et des naturalistes dont, depuis long-temps, il avait su apprécier le mérite et le zèle : Jacquinet et Lottin, qui avaient été du voyage de la *Coquille*, Gressien et Bertrand, qui avaient servi avec lui sous le capitaine Gauttier. Il prit, pour la zoologie, Quoy et Gaimard, de l'expédition de Freycinet, et Lesson le jeune pour la botanique. Outre la direction des travaux, que faisait rentrer dans ses attributions son vaste savoir, plus encore que son titre de commandant, il se réserva toutes les études relatives à la navigation et à la géographie.

La *Coquille*, sous le nom d'*Astrolabe*, qu'on lui fit prendre en mémoire de l'un des vaisseaux de La Peyrouse (1), sortit du port de Toulon le 25 avril 1826 : c'était le jour où, l'année précédente, elle avait touché les rivages de France. Elle n'eut pas plus tôt doublé le cap de Bonne-Espérance, qu'elle se vit assaillie par de violents coups de vent, qui, au milieu de l'Océan Indien, précipitèrent sa marche vers l'Australie.

Quand elle eut exploré une portion de côtes peu connues dans la Nouvelle-Galles du sud, l'expédition partit du Port-Jackson, le 19 décembre, et, toujours accompagnée par les tempêtes, elle fit voile vers la

(1) L'expédition de La Peyrouse se composait de deux frégates : la *Boussole*, commandée par La Peyrouse, et l'*Astrolabe*, commandée par le vicomte de Langle. Elle partit de Brest le 1^{er} avril 1785.

Nouvelle-Zélande, où elle arriva le 10 janvier 1827. Elle y resta plus de deux mois, et, quoiqu'contrariée par une mer orageuse, elle releva une longue étendue de côtes, et découvrit plusieurs petites îles qui avaient échappé aux regards de Cook.

De plus grands périls encore attendaient la corvette à Tonga-Tabou, qu'elle visita ensuite : Dumont-d'Urville y déploya un courage héroïque en présence des éléments déchainés et des périlles insulaires.

Malgré les tempêtes, qui ne cessaient de le poursuivre, il arriva bientôt aux îles Viti, dont le nombre fut considérablement accru. De là, par le sud des Nouvelles-Hébrides, il se rendit aux îles Loyalty. La position en était incertaine, et la configuration inexacte : il rectifia les erreurs, et augmenta ce groupe par ses découvertes. Dans la Nouvelle-Calédonie, il reconnut une portion de côtes qui n'avaient pas encore été explorées, et compléta ainsi le travail commencé par d'Entrecasteaux. Puis, se dirigeant au nord, il arriva dans les parages où, d'après le récit du contre-amiral Manby, s'était perdue l'escadre commandée par La Peyrouse.

Dumont-d'Urville croisa long-temps dans ces mers, l'œil fixé sur les rivages devant lesquels il passait. Vingt fois il y brava la mort, que les vents impétueux, les courants et les récifs lui présentaient sous ses formes les plus hideuses : et pourtant pas une trace de la *Boussole* ni de l'*Astrolabe* ne vint se révéler à lui.

La corvette avait beaucoup souffert : il ne crut pas devoir l'exposer davantage à d'inutiles dangers ; et,

poursuivant sa route au nord-ouest, il se dirigea vers la Nouvelle-Bretagne. Pendant la traversée, il détermina l'île d'Adèle, le cap de la Délivrance, et les îles Laughlan, où il essuya de nouvelles tempêtes, et vit son vaisseau menacé d'être mis en pièces par les pointes des coraux. Mais le dévouement de Dumont-d'Urville et de ses braves compagnons semblait grandir avec les difficultés : les côtes méridionales de la Nouvelle-Bretagne, et plusieurs îles voisines non encore indiquées furent reconnues, malgré les horreurs sans cesse renaissantes d'une mer furieuse. Ensuite, par le détroit de Dampier, l'*Astrolabe*, délivrée enfin des temps affreux contre lesquels elle luttait depuis si long-temps, vogua vers la Nouvelle-Guinée.

Du 3 au 25 août, Dumont-d'Urville en explora les côtes septentrionales dans un développement de plus de 350 lieues, détermina les îles connues qui les bordent, et auxquelles il en ajouta quinze à vingt tout-à-fait nouvelles. La corvette relâcha ensuite à Dorey, dans la Papouasie; et, pendant onze jours qu'elle y resta, les naturalistes de l'expédition firent une de leurs moissons les plus abondantes. Elle reprit sa route par le nord de Waigiou, entra dans les eaux paisibles des Moluques, et parvint à Amboine le 25 septembre : il y avait dix-sept mois qu'elle avait quitté Toulon.

Quand elle eut réparé les désastres qu'elle avait éprouvés, Dumont-d'Urville la remit à la mer le 10 octobre, lui fit contourner les côtes immenses de l'ouest et du sud de l'Australie, et la dirigea de nouveau vers le détroit de Bass et la terre de Tasman.

Malgré les obstacles qu'elle avait rencontrés, l'*As-*

trolabe venait d'accomplir, avec un succès inespéré, la première partie de sa mission. Plus de mille lieues de côtes, parmi les moins connues du globe, avaient été soigneusement relevées; les formes et la situation de cent cinquante îles avaient été fixées définitivement, et, dans ce nombre, cinquante à soixante n'avaient jusque-là figuré sur aucune carte; de nombreuses observations avaient été rassemblées sur les peuplades océaniques; d'immenses collections avaient été faites dans les trois règnes de la nature. Réduite à ces proportions, l'expédition aurait déjà rendu plus de services qu'aucune de celles qui l'avaient précédée.

Les plus chers désirs de Dumont-d'Urville n'étaient pourtant point satisfaits. Vainement il avait sillonné, dans tous les sens, l'intervalle qui sépare la Louisiade de la Nouvelle-Calédonie, vainement il avait interrogé les rivages sur lesquels avaient dû échouer la *Boussole* et l'*Astrolabe* : il n'avait rien aperçu, rien recueilli; pas le moindre indice qui pût le mettre sur la voie de ce qu'il cherchait. Saisi enfin de découragement, il s'était éloigné de ces bords funestes, pour se livrer à d'autres explorations. Mais, comme si une force invisible l'eût ramené malgré lui vers les parages qu'il venait de quitter; comme s'il eût entendu la voix de la patrie, qui lui criait : « Où sont morts mes enfants? » il avait repris la route de la Tasmanie, pour se rendre de nouveau sur les lieux marqués par tant et de si infructueuses recherches.

Qu'on juge de sa surprise et de sa joie quand, le 20 décembre, en entrant dans la rade de Hobart-Town, il entendit parler des découvertes récentes

faites, dans les Iles Vanikoro, par le capitaine Dillon, que la compagnie anglaise des Indes avait envoyé, d'après des renseignements nouveaux, sur les traces de La Peyrouse : tant le sort de ce grand navigateur avait éveillé de sympathie parmi tous les peuples civilisés ! Des détails plus précis, plus circonstanciés, sont donnés sur le naufrage des deux frégates qu'il commandait, sur les objets trouvés dans la possession des insulaires, et dont l'origine n'offre plus aucun doute : on parle même de deux vieux marins qui existeraient encore : triste débris de cette noble infortune !

Avec l'espérance, qui renaissait dans son cœur, Dumont-d'Urville sentit de nouveau s'exalter son courage, et il n'hésita pas à traverser, pour la seconde fois, les huit cents lieues qui le séparaient de Vanikoro. Cependant, au souvenir des dangers qu'il avait courus, il dut prévoir, pour la seconde *Astrolabe*, un destin semblable à celui de la première, et il ne quitta la Tasmanie, le 5 janvier 1828, qu'après avoir expédié pour la France des doubles de tous les matériaux dont l'expédition venait d'enrichir le monde savant.

Dès le 14 février, l'*Astrolabe* parut sur la côte orientale de Vanikoro, île montagneuse, qu'entoure une énorme chaîne de brisants, et, après six jours de recherches, elle ne put trouver qu'un passage étroit et tortueux, qui la conduisit, à travers mille périls, dans la baie de Tevai.

Dumont-d'Urville et ses compagnons abordèrent, avec un religieux recueillement, cette terre inhos-

pitalière. Les informations qu'ils arrachèrent à la défiance des naturels, les objets qu'ils reconnurent entre leurs mains, achevèrent de dissiper ce qui pouvait rester encore d'incertitudes. Mais sur quel point de la côte s'étaient brisés les vaisseaux de La Peyrouse ? Pendant quelque temps les sauvages habitants de Vanikoro refusèrent de répondre à cette question : un d'eux, séduit à la vue d'un morceau d'étoffe rouge, conduisit Jacquinet et Lottin au lieu même du naufrage.

Vis-à-vis de la côte occidentale de l'île, et sur la partie du récif devant laquelle est bâti le village de Payou, les officiers français aperçurent, disséminés dans la mer, à une profondeur de douze à quinze pieds, des canons (1), des ancres, des boulets, et un nombre considérable de masses de plomb. Plus de doutes possibles : ils avaient sous les yeux la triste vérité. C'était là que, quarante ans auparavant, avait péri, avec l'escadre qu'elle commandait, une des gloires de la marine française ! En rapprochant les renseignements qu'il venait d'obtenir de ceux qui avaient été recueillis précédemment par le capitaine Dillon, Dumont-d'Urville parvint même à se retracer, avec assez de vraisemblance, les circonstances qui avaient accompagné ce déplorable événement.

(1) La ville de Caen possède un de ces canons : elle le doit au zèle toujours actif de M. Lair, qui profita, pour en faire la demande au ministre, d'un moment où il remplissait les fonctions de préfet, en l'absence de M. de Montlivault. Ce canon était destiné à la ville d'Alby : la patrie de Dumont-d'Urville pouvait le disputer à la patrie de La Peyrouse.

Suivant toutes les apparences, La Peyrouse, lorsqu'il eut quitté Botany-Bay, en 1788, se dirigea vers les îles des Amis, comme il en avait formé le projet. Il dut relâcher à Namouka, où la reine de Tonga-Tabou assura positivement à Dumont-d'Urville qu'elle l'avait vu quand elle était toute jeune. De là il se rendit aux îles Viti, qu'il était chargé d'explorer; puis, ayant remonté par le nord des Nouvelles-Hébrides, les deux frégates, pendant une nuit affreuse, se brisèrent sur les récifs de Vanikoro. La plupart des hommes qui les montaient périrent dans les flots; d'autres furent massacrés par les insulaires; ceux qui furent assez heureux pour échapper à ce double danger, construisirent, avec les débris du naufrage, une grande barque sur laquelle ils se remirent en mer, laissant dans l'île deux de leurs compagnons. La barque elle-même, en voulant gagner les Moluques, se sera perdue sur les côtes périlleuses de l'archipel de Salomon, ou aura échoué près des îles Murray, dans le détroit de Torrès. Les deux marins abandonnés dans l'île, s'y marièrent, et y vécurent long-temps: à l'arrivée de l'*Astrolabe*, l'un était mort depuis quelques années; l'autre avait suivi un chef vaincu, qui s'exilait volontairement.

Deux jours furent employés à recueillir les précieux restes de l'expédition de La Peyrouse, et à les transporter sur la corvette. Dumont-d'Urville avait achevé sa mission. Cependant il ne voulut pas quitter Vanikoro sans ériger un monument à la mémoire des malheureux français qui y avaient trouvé la mort. Tandis que les hommes de l'équipage étaient occupés à ce pieux de-

voir, la fièvre se déclara parmi eux, sous l'influence de pluies perpétuelles et d'une atmosphère embrasée. Le commandant lui-même en fut attaqué. Le cénotaphe, construit sur le récif, au milieu d'une touffe de mangliers, se trouva néanmoins terminé, et, le 14 mars, l'inauguration en fut consacrée par trois décharges de mousqueterie, et une salve de vingt et un coups de canon: touchante cérémonie, où les souvenirs de la patrie absente se confondaient, dans le cœur des assistants, avec les regrets excités par le sort de leurs frères!

Chose étrange! il demeura constant que Vanikoro n'est autre que l'île de la Recherche, dont d'Entrecasteaux avait approché de douze à quinze lieues en 1793, et qu'il semblerait n'avoir ainsi nommée que pour l'indiquer aux navigateurs futurs. Dumont-d'Urville reconnut aussi qu'en 1823 la *Coquille* en avait passé à cinq ou six lieues au plus de distance. N'était-ce pas, observe-t-il, par une sorte de fatalité attachée au nom de La Peyrouse, que deux expéditions françaises dussent arriver si près du théâtre de son infortune, sans en avoir connaissance, et qu'une troisième ne pût y pénétrer qu'au risque de partager son sort?

La maladie avait fait de rapides progrès: déjà la moitié des officiers et des matelots étaient hors de service. D'un autre côté, pendant que les forces de l'équipage diminuaient, l'audace des insulaires s'accroissait dans la même proportion. Dumont-d'Urville sentit qu'un séjour plus prolongé à Vanikoro l'exposerait à n'en sortir jamais, et, quoique épuisé par la

souffrance, il fit tout préparer pour le départ. Le 17 mars, l'*Astrolabe* traversa de nouveau, avec des difficultés inouïes, la terrible ceinture de brisants, et, disant adieu à l'humble mausolée qu'elle avait élevé, elle s'éloigna rapidement de ce triste rivage, où, au nom d'un grand peuple, elle venait d'acquitter la dette sacrée de la reconnaissance.

Les tempêtes recommencèrent bientôt à l'assaillir, en même temps que le fléau qui la désolait redoublait d'intensité : huit hommes y succombèrent. Dumont-d'Urville n'en poursuivit pas moins ses travaux d'exploration dans les archipels des Carolines, des Mariannes et des Moluques, qui furent successivement visités. Arrivé à l'île Bourbon, il y déposa ses malades, et se hâta de revenir en France par le cap de Bonne-Espérance, Sainte-Hélène et l'Ascension. La corvette entra dans le port de Marseille le 30 mars 1829, après une absence de trente-cinq mois cinq jours : elle venait de parcourir encore près de 25,000 lieues.

Le voyage de la *Coquille* n'avait été, si j'ose le dire, qu'une promenade autour du monde : celui de l'*Astrolabe* fut une lutte presque continuelle avec des obstacles et des périls de toute espèce. Et pourtant jamais les travaux ne furent interrompus : à la Nouvelle-Zélande, à Tonga-Tabou, à Vanikoro, au milieu des tempêtes, sous des ciels dévorants, au sein des peuplades féroces, les recherches des naturalistes, les études de mœurs, les observations de géographie et de navigation, se continuèrent avec autant de calme et d'activité que dans les circonstances les plus pro-

pices. Dumont-d'Urville donnait à tout l'impulsion ; il communiquait à ceux qui l'entouraient la noble ardeur dont il était animé. Aussi, leur confiance en lui était sans bornes, même lorsqu'ils auraient pu l'accuser de témérité ; c'est qu'il avait une âme d'une forte trempe, et qu'il réunissait des qualités qui semblent incompatibles : un coup-d'œil prompt et une habileté consommée, de la hardiesse et du sang-froid, la prudence qui raisonne le danger, et l'intrépidité qui le brave.

Dans ses rapports avec les sauvages, Dumont-d'Urville savait allier la douceur à la fermeté. S'il cherchait à leur inspirer une haute idée de la France, de sa force, et des égards qui lui sont dus, il les laissait, quand ils montraient des dispositions amicales, se familiariser avec lui ; il se prêtait à leur curiosité naïve ; il permettait à ses matelots de se mêler à leurs divertissements ; et, en même temps qu'il leur faisait prendre une opinion avantageuse des mœurs et de l'urbanité françaises, il semait parmi eux des germes de civilisation, qui, pour se développer, n'attendent plus que des circonstances favorables.

Souvent, dans le cours de ses voyages, l'occasion s'offrit à Dumont-d'Urville de prêter son assistance au commerce, de soulager des infortunes particulières : il le fit toujours avec cet empressement qui double le prix du service rendu. Plus d'une fois il recueillit à son bord des hommes de diverses nations, que le sort avait jetés sur des plages lointaines. Guidé par lui, notre pavillon porta sur toutes les mers l'hospitalité généreuse que les rivages de la France assurent aux

malheureux. Ce n'était pas s'écarter de son but que de faire profiter l'humanité d'une entreprise conçue dans l'intérêt de la science.

Mais les intérêts de la science n'étaient point négligés par le digne commandant de l'*Astrolabe*. Je ne rappellerai pas ces nombreuses îles découvertes ou reconnues; ces relèvements de côtes immenses dans l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Guinée; ces riches collections d'animaux, de plantes, de minéraux, lesquelles, suivant l'expression de Cuvier, encombraient les salles du Muséum. Dumont-d'Urville pouvait revendiquer une large part dans ces résultats: les uns avaient été obtenus par lui, les autres sous sa direction, avec son concours, ou du moins avec les lumières de son expérience. Il me tarde d'arriver à d'autres travaux, qui lui appartiennent exclusivement, et qui eussent suffi à sa réputation: ses belles études de la géographie de l'Océanie, et des peuples qui l'habitent.

D'abondantes observations avaient déjà été recueillies, sur cette partie du monde, par les missionnaires et les navigateurs. Mais, dans le nombre, combien s'en trouvait-il d'inexactes, de superficielles? combien de lacunes il restait à combler pour arriver à quelque chose de satisfaisant! Faites, d'ailleurs, de divers points de vue, et sous des influences différentes, elles devaient souvent se contredire, et laisser dans l'esprit beaucoup d'incertitudes. Pour en tirer parti, il fallait les comparer ensemble, les vérifier, les étendre, donner à celles qui en avaient besoin une sanction définitive: à ce prix seul on pourrait, de tous ces

éléments épars, composer un ensemble aussi complet, aussi régulier que l'état de la science le permettrait. C'est ce que Dumont-d'Urville a entrepris de faire; c'est ce qu'il a exécuté.

Les profondes recherches auxquelles il s'était livré sur les diverses peuplades de l'Océanie, sur leurs mœurs, sur l'aptitude que chacune d'elles montre pour les arts de la civilisation, sur leurs croyances religieuses, sur leurs idiomes (1), les rapprochements qu'il avait faits dans ses deux voyages, l'ont conduit à penser qu'elles peuvent toutes être rapportées à deux variétés de l'espèce humaine: la race cuivrée et la race noire. La première, dont l'Asie centrale dut être le berceau, est répandue dans la Nouvelle-Zélande, et dans cette multitude de petites îles disséminées au nord et à l'est du Grand-Océan, où elle aura été refoulée par la seconde. Celle-ci, qui semble être venue originairement de l'Afrique, occupe les grandes et les petites îles situées à l'ouest: si elle a conservé, dans celles du nord, quelques-uns de ses traits primitifs, elle est allée s'abâtardir sur les grèves désolées de l'Australie et de la Terre de Van-Diemen.

Telle est la base qu'a choisie Dumont-d'Urville pour la division géographique de l'Océanie. Il en a fixé la nomenclature, jusqu'alors incertaine et arbitraire. Sous le nom de *Polynésie*, il comprend la Nouvelle-Zélande et tous les archipels dispersés entre les tro-

(1) Au moment où la mort l'a frappé, Dumont-d'Urville allait faire paraître un grand travail qui n'avait encore été conçu par personne: c'est un dictionnaire général des langues de presque tous les peuples de l'Océanie (M. Matterer).

piques, au milieu de la Mer du Sud. Les habitants, de race mongolique, occupent le premier rang parmi les nations sauvages : ils ont une religion, des prêtres, des lois, des gouvernements réguliers, et parlent tous la même langue. La *Micronésie* s'étend au nord-ouest jusqu'au Japon, et embrasse toutes les petites îles connues sous les noms de Carolines, de Mariannes, de Pelew, de Magellan : les habitants ont la même origine que les Polynésiens ; mais ils parlent d'autres langues ; ils ont des formes plus sveltes, et un teint plus foncé. Les uns et les autres sont généralement doux, et accueillent bien les voyageurs. La *Malaisie* se compose des îles situées au sud-est de l'Indo-Chine : la race jaune, sous le nom de Malais, y est devenue conquérante à son tour, et resserre la race éthiopique dans l'intérieur des terres. Enfin, la *Mélanésie*, plus au sud-est encore, renferme la Nouvelle-Guinée, l'Australie, la Tasmanie, et tous les archipels répandus à l'orient, jusqu'à la Polynésie : les habitants, plus noirs que les précédents, se font remarquer par leurs traits difformes, par leur férocité, par l'absence de toutes lois et de toute religion, par leur antipathie contre les Européens. C'est l'espèce humaine descendue au dernier degré de l'abrutissement.

Dumont-d'Urville ne tarda pas à faire jouir le monde savant du fruit de ses travaux. L'activité qu'il avait déployée sur les mers, l'accompagna dans le cabinet ; et, en quelques années, il eut terminé le *Voyage de l'Astrolabe*, immense publication, et un des plus beaux monuments qui aient été élevés à la science dans les temps modernes.

Peu de mois après son retour, il avait été nommé capitaine de vaisseau.

La révolution de juillet 1830 l'arracha un moment à ses occupations : il fut chargé, par le gouvernement provisoire, de transporter Charles X et sa famille de Cherbourg à l'île de Wight. Étrange vicissitude des événements ! Il conduisait en exil la branche aînée de nos rois, lui qui, seize ans auparavant, en avait ramené la branche cadette ! L'une tombait du trône ; l'autre allait y monter. Comme il dut se rappeler, pendant la traversée de France en Angleterre, celle qu'il avait faite de Palerme à Marseille en 1814, et cette princesse enfant, plus tard devenue reine ; et ce prince, de quatre ans alors, en qui la patrie a vu long temps un gage d'avenir et de sécurité, dont elle vient d'être si cruellement privée (1) !

Dumont-d'Urville sut concilier, dans cette circonstance délicate, la fermeté du devoir avec les égards réclamés par une grande infortune (2).

(1) Dumont-d'Urville se plaisait à raconter comme il avait fait sauter alors, sur ses genoux, le jeune prince, dont il vantait la gentillesse et les grâces.

(2) M. Matterer, dans une Notice insérée aux *Annales Maritimes*, année 1842, donne, sur cet événement, des détails qu'il tenait de la bouche de Dumont-d'Urville :

« Pendant la traversée, M. Dumont-d'Urville eut les plus respectueux égards pour toute la famille royale ; il resta pendant trois jours et trois nuits, continuellement sur le pont, manœuvrant lui-même. Il eut de longues et intéressantes conversations avec le malheureux monarque, qui lui dit avec bonté : « M. d'Urville, je suis très-fâché de ne vous avoir pas mieux connu au temps de « ma prospérité ; je m'aperçois qu'il y a en vous un homme de

Quand il eut terminé la relation de son voyage, il quitta Paris, et alla se fixer, avec sa famille, dans une petite bastide près de Toulon, qu'il avait décorée du nom de sa *Juliade*, pour perpétuer le souvenir du fils qu'il avait perdu. Là, il eut bientôt à déplorer une nouvelle perte : le choléra, qui désolait alors la Provence, lui ravit sa fille (1), et il ne lui resta qu'un fils de six à sept ans, nommé Jules, comme le premier, et qui, comme lui, était doué des plus heureuses dispositions. Il devint l'objet des soins et de la sollicitude de son père, qui voyait maintenant renfermées en lui seul toutes ses espérances.

Le repos n'était pas assez dans les goûts ni dans les habitudes de Dumont-d'Urville, pour qu'il se résignât long-temps aux douceurs de la retraite, et aux obscures fonctions de commandant de port qui lui avaient été confiées. Il mûrissait dans son esprit le plan d'un troisième voyage de circumnavigation : le vice-amiral de Rosamel, ministre de la marine, l'approuva, et fit équiper, pour le mettre à exécution, les deux corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*. Le but de l'expédition était de continuer les recherches commencées dans l'Océanie, d'explorer des archipels et des côtes peu connues, principalement aux îles Salomon, dans la

« tête et de cœur. » Le célèbre navigateur répondit avec son austère franchise : « Sire, quand vous étiez roi de France, je me suis toujours éloigné de vos antichambres ; mais, maintenant que vous êtes dans le malheur, c'est un bonheur et un devoir pour moi de me rapprocher de votre auguste personne. »

(1) Dumont-d'Urville avait plus d'une sorte de courage : comme Young, il ensevelit et enterra lui-même sa fille. (M. Matterer.)

Papouasie et à Bornéo, d'étudier le dangereux détroit de Torrès, entre l'Australie et la Nouvelle-Guinée, et de recueillir partout de nombreuses observations sur la physique du globe.

Le roi Louis-Philippe voulut s'associer à cette entreprise, en donnant des instructions personnelles à Dumont-d'Urville, comme Louis XVI en avait donné à La Peyrouse un demi-siècle auparavant. Il lui recommanda de s'avancer dans les mers australes, et de tenter d'approcher du pôle sud le plus qu'il lui serait possible, tant pour s'assurer de l'existence présumée d'un continent dans ces parages, que pour vérifier l'assertion d'un capitaine anglais, qui annonçait avoir navigué, en 1823, sur une mer libre, par delà le soixante-quatorzième parallèle. Les promesses, les encouragements furent prodigués par le sage monarque, qui désirait ajouter cette nouvelle gloire aux autres gloires de son règne.

L'escadre sortit de Toulon le 7 septembre 1837, et bientôt, laissant derrière elle Gibraltar et l'Europe, elle fendait les flots de l'Atlantique. En trois mois elle eut franchi l'espace de trois mille lieues qui la séparait de la pointe méridionale du continent américain, et, le 12 décembre, elle arrivait à l'entrée du détroit découvert par Magellan, dans lequel, jusque-là, Bougainville seul avait fait pénétrer le pavillon de la France. L'expédition y commença ses travaux : près d'un mois fut employé à explorer toutes les parties de ce fameux canal. Les dangers en furent signalés, mais aussi les avantages qu'y trouveraient les navires baleiniers français, auxquels il sauverait du moins le long circuit et les tempêtes du cap Horn.

Les deux corvettes en partirent le 8 janvier 1838, et, après avoir suivi la côte orientale de la Terre de Feu, elles parvinrent au détroit de Le Maire, d'où elles se dirigèrent vers les régions antarctiques.

Pendant son précédent voyage, Dumont-d'Urville s'était plus d'une fois rencontré avec les plus terribles situations. Cependant, renfermé presque entièrement dans une navigation intertropicale, c'était presque toujours contre les mêmes périls que son courage avait eu à s'exercer : des périls d'un autre genre vont mettre son âme à l'épreuve, et exiger qu'il y trouve de nouvelles ressources, comme pour achever de faire ressortir tout ce qu'il y avait en lui de mâle énergie et de noble résolution.

C'était l'été pour l'hémisphère austral ; mais, dans les parages vers lesquels s'avançaient l'*Astrolabe* et la *Zélée*, l'été n'est qu'une trêve de quelques jours, qui semble accordée à regret par les rigueurs d'un hiver perpétuel.

Le 15 janvier, dès le cinquante-neuvième parallèle, l'expédition aperçut des glaces flottantes, et bientôt elle se vit enveloppée d'épaisses brumes que l'œil ne pouvait pénétrer. Elle continua de naviguer au milieu de ces blocs redoutables, dont le nombre et les dimensions augmentaient à chaque instant. Arrivée au soixante-quatrième degré, elle fut arrêtée, le 22 janvier, par une barrière insurmontable : c'était une plaine de glace, dont le regard cherchait vainement à embrasser l'étendue. La surface était hérissée de masses de toutes les formes, de toutes les grosseurs, confusément entassées. « Au-dessus des autres, dit Dumont-d'Urville, s'en

« élevaient, à cent et cent-vingt pieds de hauteur, « qui semblaient être les grands édifices d'une cité de « marbre blanc ou d'albâtre, et qui affectaient les « apparences les plus singulières, quand les rayons « du soleil venaient les éclairer. Tantôt on eût dit « d'une ville immense, avec ses palais, ses dômes et « ses tours ; d'autres fois, de jolis villages situés sur « le bord d'une tranquille grève, et entourés de bou- « quets d'arbres ; le plus souvent, de vastes carrières « de marbre, parsemées d'une foule de blocs diverse- « ment travaillés. »

L'escadre côtoya, parmi des montagnes de glace, les flancs énormes de la banquise, qui, tournant tout-à-coup au nord, la ramena jusqu'au soixante et unième parallèle : plusieurs jours furent consacrés, dans l'archipel des South-Orkney, à des observations hydrographiques.

Les deux corvettes reprirent la route du sud-est : le 4 février, elles rencontrèrent de nouveau l'infranchissable barrière. Dumont-d'Urville aperçut un passage étroit, et s'y engagea, dans l'espoir de trouver plus loin la mer libre qu'il cherchait. Vain espoir ! l'extrémité du canal était fermée, et l'expédition reconnut avec effroi qu'elle était resserrée entre deux banquises, et de toutes parts environnée de glaces, sans pouvoir avancer ni retourner sur ses pas. Il y eut un moment de terrible angoisse, lorsque les équipages crurent que toute chance de salut leur était enlevée. L'intrépide commandant se montra calme au milieu du danger : il donna les ordres nécessaires avec sa présence d'esprit accoutumée ; mais ce ne fut qu'après des fatigues et des

souffrances inouïes, que l'escadre parvint à se frayer une route, de vive force, à travers une muraille de glace de plus d'un mille d'épaisseur.

Dumont-d'Urville la dirigea encore une fois vers le sud : il retrouva la banquise. Il la suivit pendant cinq jours de l'ouest à l'est, avec une persévérance que le succès eût dû couronner ; puis, s'apercevant qu'elle le ramenait au nord, comme elle l'avait déjà fait, il renonça à toute nouvelle tentative sur ce point, pour faire prendre à ses compagnons un repos dont ils devaient avoir besoin, après un mois de la navigation la plus difficile et la plus périlleuse.

L'*Astrolabe* et la *Zélée* eurent bientôt regagné le groupe des South-Orkney, qui fut exploré avec soin. L'expédition visita ensuite les New-South-Shetland ; et, plus au sud, elle découvrit, entre le soixante-troisième et le soixante-quatrième parallèle, les côtes de contrées inconnues et glacées, qui reçurent les noms de *Terre Louis-Philippe*, de *Terre Joinville* et d'*Île Rosamel*.

Le 7 mars, Dumont-d'Urville quitta ces affreux climats, et fit route au nord-ouest, pour se rendre dans un des ports du Chili. Pendant la traversée, le scorbut se déclara parmi les deux équipages avec les symptômes les plus alarmants. Presque tous les hommes en furent atteints ; deux en moururent : la manœuvre réclama plus d'une fois les bras des officiers. Les soins, le régime, et le climat délicieux de Talcahuano, où l'escadre arriva le 7 avril, triomphèrent enfin de la contagion.

Les corvettes reprirent la mer le 29 mai, et firent

voile à l'ouest, dans la direction qu'avait suivie la *Coquille* en 1823. Dumont-d'Urville reconnut l'île Juan Fernandez, et visita en détail les archipels de Manga-Reva, de Nouka-Hiva, d'Otaïti, où il recueillit de nombreuses observations. Il en rectifia la géographie, et rétablit, suivant son habitude, les noms primitifs à la place des dénominations arbitraires et souvent trompeuses imposées par les anciens navigateurs. Une rapide traversée le porta aux îles Hamoa, qu'il parcourut ; de là, il se rendit aux îles Hapai, et bientôt après l'escadre sillonnait les canaux bordés de récifs de l'archipel des Viti. Dumont-d'Urville n'ignorait pas que, peu d'années auparavant, le capitaine d'un navire français y avait péri, victime de la trahison du chef de Piva (1). Il se crut obligé, pour l'honneur et la sûreté du pavillon de la France, de tirer une vengeance éclatante de cet attentat. Les deux corvettes s'avancèrent, à travers les brisants, jusqu'au pied du fort. L'habitation et le village du chef perfide furent livrés aux flammes ; et lui-même, contraint d'aller au loin cacher la honte de sa défaite.

L'expédition explora, dans les nouvelles Hébrides, le groupe de Banks, dont l'existence seule était certaine. Elle visita Vanikoro, salua le cénotaphe de La Peyrouse, et commença, le 18 novembre, le relèvement des îles Salomon : plus de deux cents lieues de

(1) Debureau, capitaine du brick *la Joséphine*, et tous les hommes de son équipage, furent massacrés par Nakalassé et les féroces habitants de Piva, qui firent de leurs corps un horrible repas.

côtes, à peu près inconnues, furent étudiées. Dumont d'Urville se dirigea ensuite au nord, traversa les Carolines, et, le 1^{er} janvier 1839, il arrivait à l'île de Gouaham, la principale des Mariannes. Près d'une année fut consacrée utilement, dans les Philippines, les Moluques et les îles de la Sonde, à des travaux hydrographiques et à des recherches d'histoire naturelle. Enfin, l'escadre revint au sud, fit le tour de l'Australie, et alla mouiller, au mois de décembre, dans la rade de Hobart-Town.

C'est là que Dumont-d'Urville apprit que deux expéditions, rivales de la sienne, venaient d'être envoyées faire des découvertes dans les mers antarctiques : l'une anglaise, commandée par le capitaine Ross; l'autre américaine, sous le commandement du lieutenant Wilkes. Son parti fut pris aussitôt. Il ajourna les nouvelles explorations auxquelles il s'était proposé de se livrer dans l'Océanie, et oubliant en un moment les difficultés, les fatigues et les périls qui avaient signalé sa première tentative, oubliant tout, hormis la gloire de son pays et l'intérêt de la science, il n'hésita pas à en essayer une seconde, au risque de rencontrer les mêmes périls, les mêmes fatigues et les mêmes difficultés. Ce qui le détermina à faire son excursion sous le méridien même de la Tasmanie, ce fut l'espoir de s'approcher du pôle magnétique, que les physiciens placent dans ces parages.

L'escadre partit de Hobart-Town le 1^{er} janvier 1840, et se dirigea vers le sud. Malgré les vents contraires et les tempêtes, elle atteignit en quelques jours le cinquante-neuvième parallèle, que n'avait franchi,

sur ce point du globe, aucun navigateur, et elle commença de voguer sur des mers qui jamais n'avaient vu de vaisseaux. Au soixantième degré, les premières glaces se firent apercevoir : rares d'abord et de grosseur moyenne, peu à peu elles se multiplièrent, et devinrent des montagnes. L'expédition avançait toujours, en dépit d'un froid excessif, de violentes rafales, et d'une atmosphère qu'obscurcissaient des tourbillons de neige. Le 21 janvier, elle était arrivée au soixante-sixième parallèle et demi, lorsqu'elle vit se dessiner devant elle une longue côte hérissée de glaçons; du milieu desquels des roches nues élevaient leurs têtes noirâtres. Le marteau des naturalistes les eut bientôt entamées, et il ne put rester aucun doute. C'était une terre nouvelle, située précisément sous le cercle polaire. Dumont-d'Urville, en mémoire de l'épouse que sa passion pour les voyages avait condamnée à de si cruelles séparations, lui donna le nom de *Terre Adélie*. Il la suivit l'espace de cent cinquante milles : les banquises l'empêchèrent d'aller plus loin. Les fatigues et les souffrances de la première tentative se renouvelèrent, et avec elles le courage et la patience des deux équipages, l'intrépidité et le sang-froid du digne commandant. Convaincu enfin que le passage qu'il cherchait n'existait pas, et voyant les corvettes menacées de rester emprisonnées au milieu des glaces, il reprit la route du nord, après s'être assuré toutefois que le pôle magnétique austral doit se trouver sur la terre qu'il venait de découvrir, ou sur les glaces qui l'accompagnent (1).

(1) Plus heureux que Dumont-d'Urville, le capitaine Ross est

Revenu à Hobart-Town, Dumont-d'Urville en partit de nouveau, le 25 février, pour continuer ses travaux dans l'Océanie. Il explora d'abord les îles Auckland, où les hydrographes et les naturalistes recueillirent d'abondants matériaux. De là il se rendit à la Nouvelle-Zélande, et en releva la côte orientale, dans l'intérêt des navires baleiniers. Arrivé au détroit de Cook, il s'y engagea, et vérifia les observations qu'il y avait précédemment faites. L'expédition fit voile ensuite vers les îles Loyalty, en reconnut la bande orientale, puis la partie méridionale de la Louisiade, dont le nord seulement avait été visité par d'Entrecasteaux. Sur la route, de nombreuses lacunes géographiques furent comblées, des erreurs graves, relevées; la grande île de d'Entrecasteaux fut restituée au continent de la Nouvelle-Guinée, dont elle forme la pointe la plus orientale.

parvenu, le 2 février 1841, sous le méridien de la Nouvelle-Zélande, jusqu'au-delà du soixante-dix-huitième parallèle. Ce n'est pas la première fois que des entreprises, conçues et préparées par des français, ont été achevées par d'autres, sous l'empire de circonstances meilleures.

Les côtes découvertes par le capitaine Ross entre le 78°. et le 79°. degré de latitude australe, et auxquelles il a donné le nom de *Victoria*, en l'honneur de la reine d'Angleterre, ne sont vraisemblablement que la continuation de la *Terre Adélie*.

A peine Dumont-d'Urville eut-il quitté les côtes qu'il venait de découvrir, que le commandant Wilkes arriva dans les mêmes parages: l'expédition française aperçut même un des vaisseaux de l'expédition américaine. Retourné aux États-Unis, Wilkes s'est attribué l'honneur de cette découverte au moyen d'une fausse date: c'est un des faits pour lesquels il a été traduit par ses camarades devant la cour martiale.

Dumont-d'Urville retrouva, dans ces mers, les horribles coups de vent qui, treize ans auparavant, y avaient assailli l'*Astrolabe*. Les tempêtes augmentaient à mesure qu'il approchait du détroit de Torrès, que ses instructions lui faisaient un devoir d'explorer. Il fallait toute son habileté pour éviter les récifs, et résister aux courants, au milieu des brumes épaisses dont l'atmosphère était chargée. Le 1^{er} juin, il arriva à l'entrée du redoutable passage, et y pénétra. Mais bientôt l'escadre, trompée par de fausses indications, se vit exposée au péril le plus imminent: elle toucha des bancs sous-marins, et peu s'en fallut que l'île Fond ne devint le théâtre d'un désastre semblable à celui de Vanikoro. Elle dut son salut à la présence d'esprit de Dumont-d'Urville, qui, dégagé de cette terrible position, consacra six jours à étudier toutes les parties du détroit, dont il rendit la navigation aussi sûre et aussi facile qu'elle avait été pour lui pénible et dangereuse.

Là se bornait sa mission, et il ne songea plus qu'à franchir l'espace de cinq à six mille lieues qui le séparait de la France. Après une courte relâche aux Moluques, il traversa l'Océan Indien, et gagna l'île Bourbon. Il en partit le 30 juillet, et se rendit à Sainte-Hélène, où le prince de Joinville, chargé de recevoir les restes mortels de Napoléon, était attendu avec impatience. Enfin, le 6 novembre, l'*Astrolabe* et la *Zélée* entraient dans la rade de Toulon: depuis trente-huit mois qu'elles en étaient sorties, elles avaient parcouru environ trente mille lieues.

La troisième expédition de Dumont-d'Urville ne le

cédait point en résultats aux deux premières. Elle se recommandait surtout par la découverte de terres nouvelles, par d'immenses travaux de géographie et de navigation, par des observations multipliées de physique et de météorologie. Les études comparatives de mœurs et de races, les recherches d'histoire naturelle n'avaient pas non plus été négligées. Le zèle des officiers et des savants avait constamment répondu au zèle de leur chef. Pour lui, son cœur devait être satisfait : il voyait accompli le désir qu'il avait exprimé bien des fois, d'exécuter, comme Cook, trois voyages autour du monde. Il venait de mettre le sceau à sa réputation : son nom prenait place parmi ceux des plus grands navigateurs qu'ait produits la France, en même temps que les naturalistes et les ethnographes le réclamaient comme une de leurs principales célébrités.

Mais aussi, combien il avait payé cher ces avantages, et que d'amertumes se mêlaient aux jouissances qu'il éprouvait ! Pendant sa dernière absence, la mort avait encore visité son toit : il ne retrouva plus, à son retour, un fils qu'en partant il avait laissé au berceau. C'était le troisième enfant qu'il perdait : il semblait que chacune de ses expéditions dût avoir son deuil, comme chacune avait eu sa gloire.

Lui-même, vieux avant l'âge, il sentait depuis longtemps ses forces diminuer. Les fatigues avaient miné peu à peu cette constitution robuste dont l'avait doté la nature (1). Il était retenu à Toulon par une ma-

(1) « Mon ami, disait-il alors à M. Matterer, je suis un homme

ladié grave, lorsqu'il reçut le brevet de contre-amiral, récompense bien méritée de ses services et de son dévouement. En lui cependant la santé seule avait souffert : il possédait encore l'énergie morale qui l'avait soutenu dans toutes ses traverses, et, à peine fut-il revenu à Paris, qu'il s'occupa de mettre en ordre ses matériaux, et de hâter la publication du voyage de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*. L'année 1841 vit paraître successivement les deux parties du tome premier; la première partie du second tome a paru en 1842 (1); mais ce travail d'esprit, qu'il poursuivait avec son ardeur ordinaire, achevait d'user le peu d'existence qui lui restait encore.

Quelquefois pourtant il se flattait que la nature triompherait du mal, et qu'il pourrait encore être utile à la science et à son pays. Peu de temps avant la funeste catastrophe, il projetait une excursion dans le Calvados, espérant que l'air natal raviverait en lui les sources de la vie. Les environs de Caen, de Bayeux, les côtes de Maltot, où il avait passé les belles années de sa jeunesse, se retraçaient à son esprit avec tous les charmes que leur prêtait son imagination. Il voulait les revoir, ces lieux où il avait été heureux, et vers lesquels s'étaient tournés tant de fois ses souvenirs. Il voulait revoir les amis qu'il s'y était

fini, un être usé; je sens que je n'ai plus long-temps à rester dans ce monde; mais ce qui me console, c'est que je mourrai avec la douce satisfaction de n'avoir jamais fait de mal à personne, et que mon nom ne sera peut-être pas oublié dans les fastes de notre histoire maritime. »

(1) Cette première partie du second tome, rédigée par Dumont-d'Urville, n'a paru que depuis sa mort.

faits, et qui étaient devenus pour lui autant d'admirateurs. Le désir d'amener avec lui son fils Jules, qui faisait, d'une manière distinguée, sa rhétorique au collège Louis-le-Grand, lui fit malheureusement ajourner ce petit voyage jusqu'au temps des vacances. Hélas! avant cette époque, la tombe devait se fermer sur le père et sur le fils.

Le 8 mai arriva, jour à jamais déplorable (1)! Le dimanche précédent, Paris avait célébré la fête du Roi avec le luxe d'une grande capitale : c'était maintenant le tour de Versailles. Dès le matin, les flots de la population parisienne, sur le double chemin de fer, se précipitaient vers la demeure de Louis XIV, transformée, par les soins de Louis-Philippe, en archives de toutes les célébrités nationales. Dumont-d'Urville y conduisit sa femme et son fils : il leur fit admirer les merveilles réunies de ces deux règnes, l'un guerrier, l'autre pacifique, mais également glorieux tous deux pour la France.

A cinq heures et demie du soir, il reprit avec eux la route de Paris par la rive gauche de la Seine. Ils se placèrent dans un des premiers wagons de l'énorme convoi, qui bientôt vola avec la rapidité de l'éclair, entraîné par la puissance de deux locomotives. On était arrivé entre Meudon et Clamart, lorsque tout-à-coup une secousse se fait sentir. Un des essieux de la première locomotive était rompu : elle s'arrête, la seconde l'atteint, se renverse sur elle, et toutes les

(1) Deux jours auparavant, Dumont-d'Urville présidait une séance de la Société de géographie.

deux deviennent le foyer d'un épouvantable incendie, où s'entassent, l'un après l'autre, cinq wagons avec les infortunés qu'ils renfermaient. Quel spectacle d'horreur et de désolation, que tous ces êtres, naguère rayonnants de vie et de gaieté, pères, mères, enfants, époux, se débattaient maintenant contre la flamme qui les presse, qui les saisit, qui les dévore dans l'étroite prison où les a enchaînés une précaution funeste! Et pourtant l'humanité n'était point oisive : l'intrépide dévouement disputa plus d'une fois avec bonheur sa proie à la mort; mais aussi, plus d'un malheureux qu'elle semblait avoir désigné, ne fut arraché à ses terribles étreintes que mutilé, défiguré, conservé à la vie pour mourir plus long-temps. Les autres!... ils ne formaient déjà plus qu'un hideux amas de cendres, d'os et de chairs noircis par le feu.

Et Dumont-d'Urville?... Hélas! Dumont-d'Urville, sa femme et son fils étaient au nombre des victimes. Séparés souvent pendant leur vie, le trépas les avait réunis pour toujours. Le même coup venait de terminer deux existences précieuses : l'une qui avait honoré la France, l'autre qui était destinée à l'honorer. La fleur et le fruit avaient été moissonnés à la fois. Étrange destinée! l'homme qui, pendant dix ans, avait bravé les tempêtes sur toutes les mers, devait périr par la rupture d'un essieu! La mort, qui l'avait épargné au milieu des glaces du pôle, et sous les feux de l'équateur, l'attendait aux portes de Paris, sous les yeux de ses concitoyens, au retour d'une fête! Et encore, que restait-il de lui? Où retrouver Dumont-d'Urville parmi ces ossements que la flamme avait

confondus ? Ses amis furent obligés d'en fouiller la masse repoussante, et de rechercher ses traces, comme il avait recherché celles de La Peyrouse (1). Il eut encore avec Cook ce dernier trait de ressemblance, que ses compagnons ne pouvaient rendre les honneurs funèbres qu'à d'informes débris.

On dirait qu'il faut à chaque grande catastrophe quelque victime choisie. Dumont-d'Urville, naturaliste et navigateur, a été celle de l'évènement désastreux du 8 mai, comme le naturaliste Pline avait été, dix-huit siècles auparavant, celle de la première éruption du Vésuve. Pline, La Peyrouse, Dumont-d'Urville, martyrs illustrés de la science, vos noms, du moins, sont unis, dans l'histoire, aux noms de trois des meilleurs souverains qui aient gouverné les hommes, Titus, Louis XVI, Louis-Philippe !

Comment peindre la consternation qui se répandit, à cette nouvelle, d'une extrémité de la France à l'autre ? Chacun s'associait aux regrets de tant de familles en deuil, de tant d'amis et de parents frappés dans leurs plus chères affections. Cependant, au milieu de la douleur générale, une perte était sentie entre toutes

(1) Ce n'est qu'après trente heures des plus minutieuses recherches que les amis du contre-amiral parvinrent à retrouver quelques-uns de ses restes et de ceux de sa famille, au milieu de la masse charbonnée déposée au cimetière du Mont-Parnasse. La table externe de son crâne était seule calcinée ; le diplôé et la lame inférieure étaient intacts. On fut frappé de la dureté prodigieuse de la boîte osseuse de Dumont-d'Urville. Le crâne de sa femme ne fut reconnu qu'à la proéminence des deux incisives supérieures.

les pertes. La fin tragique de Dumont-d'Urville était considérée comme une calamité publique. Sans le connaître, on déplorait le sort de ce voyageur intrépide, de cet infatigable savant, enlevé au moment où il pouvait jouir d'un honorable repos, acheté au prix des plus grands sacrifices. On accusait de rigueur les décrets de la Providence, qui avait ravi, l'un après l'autre, trois enfants à leur père, pour précipiter ensuite le père dans la tombe, avec ce qui restait de sa famille, comme si rien de ce qui était lui ne dût lui survivre.

Les savants comprirent surtout quel vide sa mort laissait parmi eux, et combien avec lui il emportait de lumières. Par ce qu'il avait fait, on jugeait ce qu'il aurait pu faire encore (1). Où retrouver, dans un homme, avec autant de dévouement, une réunion aussi complète de connaissances, s'éclairant réciproquement, et se prêtant un mutuel appui ? Où retrouver l'intrépidité de Dumont-d'Urville, son zèle actif, et ce cœur qui ne battait que pour la science et pour son pays ? Ceux mêmes qui, pendant sa vie, ne lui avaient pas rendu une entière justice, abjuraient leurs préventions, et mêlaient leurs regrets aux regrets de toute la France. C'est le privilège du tombeau d'étouffer les haines et les rivalités : là, du moins, le mérite n'a plus d'envieux ni d'ennemis.

Il n'appartient qu'aux amis de Dumont-d'Urville, aux compagnons de ses travaux, à ceux qui avaient

(1) Il n'était âgé que de cinquante et un ans, onze mois, quinze jours.

l'habitude de lire dans son âme, de pouvoir dire tout ce qu'elle renfermait de pensées généreuses, de noble désintéressement. Sous un extérieur froid, il cachait une sensibilité profonde, et la sévérité du commandement était tempérée en lui par une bonté qui jamais ne dégénérait en faiblesse. En donnant à ceux qui lui étaient soumis l'exemple du devoir, il acquérait le droit de l'exiger d'eux : les fatigues et les privations qu'il leur imposait, il se les imposait à lui-même. Il ignorait ou dédaignait l'art de tromper les autres en les flattant : sa franchise un peu brusque provenait autant de son caractère que de sa profession. Il était lent à s'attacher; mais ses amitiés étaient solides; son commerce, facile et sûr. Il avait, dans ses manières, cette simplicité ordinaire aux hommes supérieurs, qui ne craignent point d'être vus de trop près. Libéral dans ses idées comme dans sa conduite, il portait un cœur inaccessible aux petites passions. Il avait le sentiment de ce qu'il valait; mais, trop indépendant pour solliciter, trop fier pour devoir quelque chose à la faveur ou à l'intrigue, il attendait qu'on songeât à ses services, tandis qu'avec le plus loyal empressement, il appelait les récompenses sur les services de ses officiers et de ses matelots : ceux qui ne l'aimaient pas, étaient du moins forcés de l'estimer.

Dans un siècle de scepticisme religieux, Dumont-d'Urville était resté fidèle aux principes que sa mère lui avait inspirés dès l'enfance. En pouvait-il être autrement? La contemplation des grandes scènes de la nature, l'étude de ses ouvrages, la mer et ses dangers, les tempêtes et leurs sublimes horreurs : quel esprit

droit ou quel cœur honnête résisterait aux arguments d'une pareille théologie (1)?

Le profond intérêt qu'inspirait la triste fin de Dumont-d'Urville se manifesta surtout à ses obsèques, qui furent célébrées, le 16 mai, dans l'église Saint-Sulpice. Toutes les notabilités de la marine et de la science s'étaient réunies pour payer à sa mémoire ce dernier tribut de leur estime. La foule immense qui se pressait autour du convoi, pouvait lire, sur ces rivages abattus, l'étendue de la perte que venait de faire le pays (2).

(1) Dumont-d'Urville rapporta, de son dernier voyage autour du monde, une superbe coquille de l'espèce de tridacne, nommée vulgairement *Bénitier* (*Tridacna gigas*, Linn.), et en fit présent à sa ville natale, en exprimant le désir qu'elle fût placée à l'entrée de l'église St.-Sauveur, où il avait reçu le baptême : sa pieuse intention a été remplie.

(2) Le deuil était conduit, en l'absence de parents de Dumont-d'Urville, par MM. Hombron, chirurgien-major de l'*Astrolabe*, et Vincendon-Dumoulin, ingénieur-hydrographe de l'expédition au pôle sud, que le ministre de la marine avait désigné spécialement pour présider à ces obsèques.

M. Villemain, ministre de l'instruction publique, et président de la Société de géographie, tenait les cordons du poêle avec MM. le contre-amiral Labrettonnière, Beautemps-Beaupré et de Jusieu, représentant le corps de la marine, le dépôt des cartes, et l'Académie des sciences.

M. l'amiral Duperré, ministre de la marine et des colonies, tous les amiraux et les officiers de marine présents à Paris, le secrétaire-général et la plupart des chefs et des employés de ce département et du dépôt des cartes et plans, le bureau et un grand nombre de membres de la Société de géographie, assistaient au convoi. On y remarquait aussi un nombre considérable d'officiers de la garnison, des pairs, des députés, un officier supérieur de la maison du Roi, venu dans une voiture de la cour; des membres de l'Institut, du Conseil royal d'instruction publique, des Sociétés

Les rhétoriciens du collège Louis-le-Grand accompagnaient, au lieu du repos, les restes de leur jeune et infortuné condisciple (1).

de statistique, d'hydrographie, du Bureau des longitudes; le maire et les adjoints du onzième arrondissement, etc., etc.

Le cortège était escorté par des détachements du 22^e. léger, des 2^e., 12^e. et 68^e. de ligne, et précédé du corps de musique du 12^e. régiment de ligne, qui exécutait des marches et des symphonies funèbres.

Le convoi s'avancait dans l'ordre suivant : un détachement de gardes municipaux ouvrait la marche. Venaient ensuite les trois chars : le premier, dont les tentures et les draperies étaient blanches, et relevées de glands et de franges d'or, portait les restes du fils; le second, noir et argent, portait ceux de la mère; enfin le troisième, magnifiquement orné de faisceaux et de drapeaux, contenait les restes du contre-amiral, surmontés des insignes de son grade.

Le chœur, la nef et le portail de l'église St.-Sulpice étaient tendus de noir.

Les cercueils furent déposés sous trois catafalques dressés à l'entrée du chœur : celui de Dumont-d'Urville au milieu, celui de sa femme à droite, et celui de son fils à gauche.

Après la cérémonie funèbre, le convoi se rendit au cimetière du Mont-Parnasse, où le conseil municipal a concédé un terrain à perpétuité pour recevoir les dépouilles mortelles de cette malheureuse famille.

Des discours furent prononcés sur la tombe du contre-amiral par MM. Dumoulin, ingénieur-hydrographe, et Berthelot, secrétaire-général de la commission centrale de la société de géographie : à sa mort, Dumont-d'Urville était président de cette commission.

Le département de la marine a fait tous les frais de ces funérailles.

(1) Quoiqu'il n'eût que quatorze ans, Jules Dumont-d'Urville donnait les plus grandes espérances. Son intelligence précoce et son application au travail annonçaient qu'il marcherait dignement sur les traces de son père. Il avait remporté les premiers prix au

Mais Dumont-d'Urville n'est pas descendu tout entier dans la tombe. Sa renommée lui survit, renommée sans tache, et fondée sur les titres les plus durables. Il n'a point pris part à ces luttes sanglantes, où le courage n'est souvent que de la fureur, la gloire, que le triste fruit du carnage et de la dévastation. Vouée aux progrès de l'intelligence, son âme intrépide a poursuivi, à travers mille dangers, le triomphe des lumières, et il n'a fait de conquêtes qu'au profit de l'humanité. Il a éclairé aux navigateurs la route des mers, et leur en a signalé les écueils. En retrouvant ses traces sur des plages lointaines, ils ne pourront songer à lui sans attendrissement. Le globe s'est agrandi devant ses pas, et les découvertes qu'il y a faites sont chargées de perpétuer, avec son nom, les noms de ceux qui lui étaient chers (1). Il a jeté un jour nouveau sur les peuples de l'Océanie, et assigné des bases na-

collège de Toulon, et paraissait devoir obtenir des succès pareils au collège Louis-le-Grand. Après avoir appris l'anglais, il s'était livré à l'étude de l'allemand, dans lequel il avait fait des progrès rapides. Il n'avait pas eu d'autre maître que son père pour la langue chinoise, et, dès l'âge de dix à douze ans, il était en état de traduire les livres de Confucius. Il n'était pas moins avancé dans les mathématiques.

Quelques jours après la funeste catastrophe, on donnait, dans la classe de rhétorique du collège Louis-le-Grand, les places d'une composition faite le samedi précédent, veille de l'événement. Le jeune Dumont-d'Urville fut proclamé le premier, au milieu des marques de l'affliction de ses camarades.

(1) L'île d'Urville, dans la Nouvelle-Zélande; le cap et l'île d'Urville, au nord de la Nouvelle-Guinée; le mont d'Urville, dans la Terre Louis-Philippe; la Terre Adélie; le cap Croisilles, sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée; etc., etc.

turelles à la géographie de cette partie du monde. Nos musées se sont enrichis de ses périlleuses recherches : la Vénus de Milo, les débris du naufrage de La Peyrouse, tant d'espèces inconnues dont lui sont redevables les trois règnes de la nature, apprendront à la postérité la plus reculée quels furent son zèle, son activité, son dévouement (1). Que dis-je ? l'avenir est déjà commencé pour lui : partout on proclame ses services, on rend hommage à sa mémoire, on lui prépare des honneurs. Un genre de végétaux lui a été dédié (2); Paris va élever un mausolée à ses cendres (3), et sa ville natale, consacrer son berceau par un monument, comme pour lui renvoyer le reflet de gloire qu'il a répandu sur elle (4). Une Académie dont il était

(1) Dumont-d'Urville avait exprimé plusieurs fois l'intention que ses collections particulières fussent partagées entre le Muséum de Caen et celui de l'hôpital de la marine de Toulon. Ce vœu a été religieusement accompli par ses héritiers : l'herbier et la moitié des coquilles ont été expédiées pour Caen; l'autre moitié des coquilles, et tous les objets provenant de l'industrie grossière des sauvages, sont restés à Toulon.

(2) Le genre *Urvillea*, de la famille des Sapindacées, établi par Kunth pour des plantes de l'Amérique méridionale.

(3) La Société de géographie a ouvert, dans son sein, une souscription pour ériger un monument à la mémoire de Dumont-d'Urville; mais sans rien préjuger sur le lieu où il sera placé.

(4) La ville de Condé-sur-Noireau a aussi ouvert une souscription pour élever, dans ses murs, un monument au grand navigateur à qui elle a donné le jour, et elle a sollicité le concours de tous les admirateurs de l'infortuné contre-amiral, de tous ceux qui s'intéressent à sa gloire.

Le Conseil général du Calvados a alloué, pour cet objet, une somme de 1,000 fr. à prendre sur les fonds départementaux.

le correspondant, a ouvert un concours pour son éloge. L'honorable citoyen qui la préside a voulu donner ce dernier témoignage d'intérêt et de considération à celui dont il fut l'ami. C'est la vertu demandant des couronnes pour le génie (1). Dumont-d'Urville a parcouru une carrière de travaux, de fatigues et de périls, semée de chagrins, et terminée par la fin la plus déplorable; mais il aimait la gloire, et il savait qu'il l'enchaînerait à son nom. La gloire est sa récompense : le Calvados le comptera toujours parmi ses plus belles illustrations, la France, parmi ses plus hardis navigateurs, la science, parmi ses interprètes les plus fidèles et les plus courageux.

L'Académie de Caen a souscrit en corps pour une somme de 100 fr.

Les élèves internes et externes du collège royal ont voulu contribuer à cette œuvre patriotique : une somme de 319 fr. a été recueillie parmi eux.

Condé-sur-Noireau a décoré une de ses rues du nom de Dumont-d'Urville.

Les deux extrémités de la France vont voir en même temps s'élever deux monuments consacrés par la reconnaissance : l'un à Dax, pour saint Vincent de Paule, l'autre à Condé-sur-Noireau, pour Dumont-d'Urville. Tous les deux ont parcouru les mers, le premier comme apôtre de la charité, le second comme apôtre de la science.

(1) Sur la demande de M. Lair, son président, l'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres de Caen a mis au concours l'*Eloge de Dumont d'Urville*. Le prix, dont M. Lair fait seul les frais, est une médaille d'or de la valeur de 200 fr.